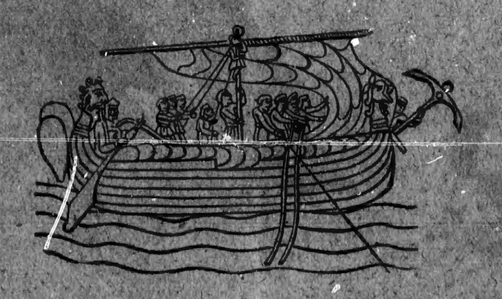
L'ABBÉ PETITOT

CHEZ LES

GRANDS ESQUIMAUX

PAR

GABRIEL GRAVIER



ROUEN

IMPRIMERIE DE ESPÉRANCE CAGNIARD

Rues Jeanne-Darc, 88, et des Basnage, 5

—

1888

à M. Faucher de St-Maurice,

hommage de l'auteur,

Gabriel Gravier

L'ABBÉ PETITOT CHEZ LES GRANDS ESQUIMAUX

EXTRAIT DU BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉMULATION

DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE DE LA SEINE-INFÉRIEURE

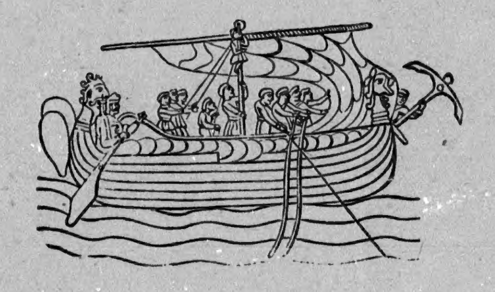
L'ABBÉ PETITOT

CHEZ LES

GRANDS ESQUIMAUX

PAR

GABRIEL GRAVIER



ROUEN

IMPRIMERIE DE ESPÉRANCE CAGNIARD

Rues Jeanne-Darc, 88, et des Basnage, 5

—

1888

39 [Eskimos]



L'ABBE PETITOT

CHEZ

LES GRANDS ESQUIMAUX[1]



OUT autour de la mer Glaciale, entre le 82e et le 55e degré de latitude nord, sur les confins du monde habitable, campent des peuples de même famille encore très voisins de l'état primitif.

Au nord de l'Europe occidentale, on les nomme Lapons; au nord dela Sibérie, *Samoyèdes, Jakouts, Joukaghirs, Tchoukchis;* du détroit de Behring au Grönland, *Esquimaux.*

[1] M. Emile PETITOT, *les Grands Esquimaux;* Paris, Plon Nourrit et Cie, 1887, vol. in-12. — *Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest;* Paris, Maisonneuve frères et Ch. Leclerc, 1886, vol. petit in-8o.

Les Esquimaux se divisent en plusieurs groupes : les *Innoït* (au singulier *Innok*), au nord de la baie d'Hudson et au Grönland ; les *Tchiglit* (au singulier *Tchiglerk*), sur le Mackensie ; les *Agertit*, les *Tatchut*, les *Tagut*, les *Tcheckchut* à l'ouest de la baie d'Hudson.

Les *Innoït* ou Esquimaux occidentaux sont de taille moyenne ou au-dessus de la moyenne, et c'est pour cette raison qu'on les appelle *Grands Esquimaux*.

Tous les noms dont se parent les Esquimaux signifient « Hommes » ; c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'hommes pour eux, en deçà de la région polaire.

Un peuple, si chétif qu'il soit, se considère toujours comme seul digne du nom d' « homme ». Point d'hommes, rien que des animaux, hors de l'aire de son langage.

Les insulaires de Fernando-Po sont petits, laids, craintifs, presque nus : ils ne s'en appellent pas moins *Boubi* « les Hommes ». Leur île, grande comme le tiers d'un département français, fut nommée, par les Portugais, Formosa, par les Espagnols, « île de la Mort » ; pour eux, c'est *Atchimama*, « Tous les Pays ». Ainsi, ces pauvres sauvages ne voient des hommes que dans les grottes et les huttes des montagnes de leur îlot, et leur îlot est le monde.

Le nom *Esquimau* vient du cri ou de l'algonquin *àskimai*, *ayaskimé*, *eskimantsik*, qui signifient « Mangeurs de chair crue ».

D'après M. Petitot, les *Tchiglit* ou *Tchizareni*, les *Dindjié* ou *Loucheux*, les *Dènè-Bâtards-Loucheux* se

nomment aussi *Nné-lla-Gottiné*, « Gens du bout du Monde ».

Ces deux qualificatifs de « Mangeurs de chair crue » et de « Gens du bout du Monde » sont rigoureusement exacts.

M. Emile Petitot, oblat de Marie, s'est spécialement attaché à l'étude des *Tchiglit* et les a suivis dans des contrées rarement vues par des Européens.

En 1875, il entretenait la Société de Géographie de Paris de ses travaux et lui faisait le récit de son séjour sous le cercle polaire. Il avait alors parcouru en divers sens le bassin du Mackensie, d'une surface de 443 000 milles carrés, et avait descendu en partie le fleuve du même nom, qui sourd dans les montagnes Rocheuses et se jette dans l'océan Glacial après un parcours de 2 500 milles géographiques.

De ses pénibles excursions il rapportait une bonne carte.

Usant de son droit de découvreur, il a gravé sur cette carte les noms de MM. Devaux, Leclerc, Gaudet, Petitot, Maunoir, La Roncière-le-Noury, Delesse, Granet, Aubry. de Lesseps, Richard, Rey, ceux de Pie IX et de Napoléon III, le « Grand Empereur », qui était alors, dit-il, « dans toute sa gloire ».

Ces noms resteront-ils ? il ne faut pas l'espérer. Les Russes et les Anglais, qui font dans ces parages le trafic des fourrures, tiendront peu de compte de la nomenclature de M. Petitot ; quant aux indigènes, ils ne s'en casseront jamais la tête.

Dans les régions polaires les plus favorisées, la végétation se compose, à peu d'exceptions près, de sapins rabougris et de saules nains, simples arbrisseaux, qui percent à grand'peine le sol glacé. Partout ailleurs, pas d'arbres, pas même de buissons ; des neiges, encore des neiges, des falaises arides et des montagnes qui ont l'aspect de glaçons gigantesques. Ajoutez un jour de six mois et une nuit de six mois et vous avez une véritable terre de désolation.

« C'est plus qu'un deuil de la nature », dit M. Petitot, « c'est la mort, mais une mort vivante, animée, mille fois » plus horrible que celle du tombeau. La vie, par le fait, » s'affiche dans cette mort par une multitude d'empreintes » de carnassiers dont la neige trahit le passage ou le » séjour ».

L'océan qui gémit sur ces côtes désolées offre une particularité curieuse qui n'avait pas encore été signalée : un été chaud est toujours suivi d'un été froid, en sorte que trois saisons froides se succèdent sans interruption et que les glaces d'un hiver suivi d'un été froid durent trois saisons. C'est ainsi que des navigateurs polaires ont vu des mers de glace où d'autres ont vu des mers libres.

Tantôt en *oumiaït*, tantôt les raquettes aux pieds, comme un Iroquois ou un Huron, M. Petitot parcourt ces pays et fait connaissance avec le peuple le plus voisin du pôle nord, peuple enfant, paradoxal, pauvre, cependant intelligent, industrieux, grand rieur et grand causeur.

M. Petitot est missionnaire et dans sa conviction le

monde en irait beaucoup mieux s'il était entièrement converti au christianisme. Mais pour changer les croyances religieuses d'un peuple, un sermon en trois points ne suffit pas. Il faut vivre au milieu de ce peuple, longtemps, apprendre sa langue, le convaincre que sa religion est mauvaise, que ses dieux ne sont pas des dieux, que ceux qui ont écouté, qui écoutent, qui écouteront leurs vaines promesses sont et seront damnés par le dieu des chrétiens, qui est le seul vrai. Il faut prouver aussi, et ce n'est pas le moins difficile, que les chrétiens valent mieux que les payens, que seuls ils peuvent être heureux dans ce monde et dans l'autre.

M. Petitot réussira-t-il ? Nous verrons plus tard. Pour le moment, ce qui nous intéresse, c'est sa courageuse persistance, son grand savoir, son vif désir de pénétrer la vie intime d'un peuple qui, nous apparaissant à travers les brouillards polaires, affectait des formes indécises et fantastiques.

Cependant, malgré son zèle, M. Petitot emporte toujours ses vivres et partage le moins souvent possible l'ordinaire des Esquimaux. Cela se comprend. Les Esquimaux se nourrissent de lard de baleine, de poisson cru, de viandes en putréfaction, de rats, d'insectes.

Les dames esquimaudes, comme les dames huronnes, croquent avec plaisir les parasites qui vivent sur elles et sur leurs enfants. Pour faire cette chasse, écœurante selon nos idées, elles mettent toutes nues, même devant des hommes, sans penser à mal, des filles de quinze à seize ans.

L'huile de phoque est la boisson favorite de ces bons peuples. M. Petitot lui trouve une odeur nauséabonde et déclare que, par comparaison, l'huile de foie de morue est un « sirop de gomme ». C'est affaire de goût. Pour l'*Innok*, l'huile de phoque est un nectar, et il s'arrange pour n'en rien perdre. Il suce avec délectation les vieilles mèches de lampes qui en sont imprégnées. C'est avec la langue que les ménagères nettoient leurs lampes; c'est sur le visage, les cheveux et le haut du corps qu'elles essuient leurs mains pleines d'huile. Une dame esquimaude qui nettoie sa lampe a l'air satisfait, coquet; elle minaude, se donne des airs de petite maîtresse et se passe la langue sur le bout des doigts.

L'une d'elles présente un jour gracieusement à M. Petitot une vieille mèche à sucer. Le Révérend Père refuse aussi poliment que possible. La dame esquisse un dédaigneux sourire et n'insiste pas, sans doute très satisfaite d'avoir fait une politesse qui ne lui coûte aucun sacrifice.

Savorgnan de Brazza fit aussi le dégoûté la première fois qu'on lui servit des fourmis blanches et des sauterelles grillées. Puis il s'y habitua et finit par trouver que c'est un mets passable. Avec de la persévérance, M. Petitot aurait peut-être changé d'avis à l'égard des vieilles mèches de lampe à l'huile de phoque.

Ce que le Révérend Père ne peut éviter, c'est la maison esquimaude.

Il y a l'*iglou,* maison de neige, construit pour une nuit, et le *yourte,* maison permanente, chaude, solide, à moitié enfouie dans le sol, en communication avec l'ex-

térieur par un étroit couloir, permettant de braver des températures de 50 à 60 degrés centigrades au-dessous de zéro.

Bressani ou Bresciani, jésuite italien, qui fut quelque temps missionnaire en Canada, a écrit que les Esquimaux se bâtissent des *maisons de glace*. On l'a cru sur parole, comme on aurait cru un honnête voyageur qui aurait parlé *de visu*. On a eu tort. Les Esquimaux ne bâtissent pas des *maisons de glace*, mais des *maisons de neige*, comme le font encore, à leur imitation, les explorateurs polaires.

M. Petitot en a vu construire une sur le Mackensie.

On lui donna la forme d'une ruche et l'on y pénétra par une ouverture de trente centimètres de hauteur faite en trois coups de coutelas. Des peaux d'ours blanc et de renne, étendues sur des rondins, devaient servir de lit. L'*iglou* pouvait recevoir deux personnes, trois au plus ; six trouvèrent moyen de s'y entasser.

La lampe est installée, aussi le *krorwik*, vase qui n'est pas couvert et qui aurait le plus grand besoin de l'être.

L'un des constructeurs prend ensuite le bloc de neige coupé pour faire l'entrée, le remet en place, le cimente avec de l'eau, et la hutte est ainsi hermétiquement close.

Seulement de penser à la lampe fumeuse, à l'odeur de la cuisine, du tabac, de ses compagnons, M. Petitot se sent malheureux. Il est encore loin cependant de soupçonner toute la vérité.

Il grelotte et demande du feu. « Non pas, non pas »,

lui répond le chef, « un peu de patience, *Kratétsèy ;* » bientôt tu auras plus chaud que tu ne le voudras. » Imite-nous plutôt ». Parlant ainsi, le brave homme se met absolument nu, et les autres Esquimaux font comme lui, sans en éprouver le moindre embarras. Par pudeur et par crainte du froid, M. Petitot ne suit pas le conseil du chef.

La chaleur de la lampe et les effluves que dégagent les corps nus font rapidement monter le thermomètre. En moins de dix minutes, il marque 30° centigrades, tandis que la température extérieure est de 50 à 60° au-dessous de zéro.

M. Petitot, haletant, suffoqué, demande à grands cris du froid, de l'air, de l'espace, et ne réussit qu'à faire éclater de rire ses compagnons.

Cet accès de gaîté passé, les Esquimaux pensent à la cuisine, car manger est leur occupation la plus fréquente et la plus sérieuse.

Ils déchirent à belles dents du lard de phoque. Si seulement il était cuit ! dit le missionnaire. « En voilà du cuit », s'écrie le chef, et, de l'air le plus gracieux du monde, il lui en présente un morceau qui servait à l'alimentation de la lampe.

L'odeur et la vue de cette viande font reculer le Révérend Père, qui se rejette sur ses provisions.

Cependant la hutte de neige se transforme en étuve et en sentine. Les murailles suent, deviennent une glace polie, transparente, à travers laquelle on distingue confusément le disque de la lune. Cette pâle vision ne

manque pas de poésie, mais une bonne bouffée d'air frais ferait bien mieux l'affaire de M. Petitot.

Sans renouveler inutilement ses plaintes, il prend son couteau, fait discrètement dans la muraille de neige un petit trou et y colle ses lèvres.

Cet *iglou,* comme nous l'avons dit, est construit sur le Mackensie. Aux parfums insupportables de cette habitation se joignent de sourds roulements et de violentes détonations qui secouent la place et la fendillent. M. Petitot attribue ces phénomènes aux protocarbure d'hydrogène qui sont emprisonnés entre la glace et l'eau et croit avoir ainsi découvert le secret des convulsions volcaniques.

Voilà qui est bien. Il faut cependant reconnaître que l'apprentissage de la vie esquimaude est dur pour un Européen.

Le zèle religieux de M. Petitot n'est-il pas stimulé par la curiosité scientifique? A-t-il été surpris, comme les *coureurs de bois*, par le charme de la vie sauvage, c'est-à-dire par la rupture des mille liens dont nous enserre la civilisation? Qu'importe! Il nous donne des études faites d'après nature, et nous n'avons qu'à nous demander si elles sont bonnes ou mauvaises, intéressantes ou ennuyeuses.

Il semble d'ailleurs que la vie au bord des chapelets de lacs qui tigrent les grandes plaines, les courses dans les neiges et sur les fleuves, la vue de la mer Glaciale, si perfide et si fantastique, ne sont pas dépourvues d'agrément. Il est bien connu que, loin de ses plaines de neige

et de ses fleuves à carapace de glace, l'Esquimau meurt de chagrin. M. Petitot, devenu un peu Esquimau, est à peine de retour en France qu'il demande à repartir. Il repart et passe ainsi sous le cercle polaire, aux confins de la terre habitable, les vingt plus belles années de sa vie.

Les peuplades qu'il a fréquentées ont encore, à très peu près, leur ancienne organisation sociale, le costume et les amulettes qui leur donnent un air si belliqueux, leurs antiques croyances, la foi au prêtre ou *angakok*, leur incroyable gloutonnerie, une liberté qui n'est contenue par aucune loi, par aucun scrupule, l'absence complète de toute pudeur, ce qui leur permet de satisfaire publiquement, sans gêne aucune, tous leurs désirs, toutes leurs passions; malgré ces défauts elles sont hospitalières. L'étranger qu'elles pillent et tuent volontiers est sacré dès qu'il met les pieds dans le yourte ou l'iglou.

L'*Innok* ne distingue pas les crimes des bonnes actions, le vice de la vertu. On ne peut se fier à lui, il ne peut se fier aux autres. Toujours il est armé de plusieurs coutelas, prêt pour l'attaque et pour la défense. L'au-delà ne le préoccupe nullement. Il est sûr de trouver ses ancêtres dans son paradis, où il fera de bonnes chasses et de bonnes pêches, où il aura du lard de baleine et de l'huile de phoque à discrétion.

Les difficultés matérielles de l'existence, la dureté du climat, les duplicités des *angakout* ont figé la civilisation esquimale, l'ont coulée dans un moule qu'elle ne rompra jamais. Si les Européens parvenaient à dominer dans ces régions, les Esquimaux, comme tous les peuples

de l'Amérique, perdraient leur originalité, et, peu à peu. seraient assimilés ou détruits. Mais cela n'est pas à craindre : l'Européen ne peut pas plus vivre sous le cercle polaire que l'Esquimau sous les tropiques.

Nous avons laissé M. Petitot dans son *iglou* de neige, humant l'air par un petit trou. Nous le retrouvons devant le yourte de *Noulloumallok-Innonarana*, qui se dit « grand chef », et, courtoisement, appelle M. Petitot « Fils du Soleil », titre pompeux que les Jésuites prenaient au Canada.

Dans le couloir du yourte, le Père Petitot rencontre une personne de quatorze à quinze ans, vêtue de peau de phoque le poil en dedans, ce qui lui donne l'apparence d'un gros chat écorché. Est-ce un garçon ? est-ce une fille ? Le Révérend Père pense que c'est un garçon. Plus tard il apprendra et verra que c'est une fille. Cette fille se lève, lui sourit agréablement, et, poliment, lui tire la langue aussi long que possible. M. Petitot, en homme qui sait son monde, lui rend son sourire et son pied de langue.

Il entre ensuite dans la pièce qui sert de cuisine, de salle à manger, de salon, de chambre à coucher et de cabinet de toilette. Il y trouve deux femmes grosses et grasses, nues jusqu'à la ceinture et répondant aux doux noms d'*Aoularena* (Petite Aiguille) n° 1 et d'*Aoularena* n° 2. A l'aspect de cet homme barbu, tout de noir habillé, elles ont peur. Mais quand le grand chef leur dit que cet homme noir est le *Fils du Soleil*, leurs craintes s'évanouissent, elles se rangent pour le laisser passer, lui sourient et, gracieusement, lui tirent la langue.

Naturellement, le Révérend Père leur rend politesse pour politesse.

Le *yourte* comprend deux familles. M. Petitot mangera dans le même plat et couchera sur le même divan que ses hôtes ; toutefois, pour sauver les convenances, il aura la tête aux pieds des dames. Si seulement c'était des petits pieds de françaises, lavés, parfumés, sentant la rose ; mais non, pauvre Père Petitot !

A toute heure de la nuit, ses hôtes le réveillent pour lui offrir à manger. Il prie qu'on le laisse dormir. Ces bonnes gens sont très étonnés, car il n'y a pas devant l'Eternel de plus puissant mangeur que l'Esquimau. Il a toujours faim et toujours il mange. Par simple collation, il grignote deux saumons crus qui suffiraient pour le dîner de vingt français. L'approvisionnement normal d'une station d'hiver est de vingt-quatre livres par personne et par jour. Que sont, auprès des *Innoït*, les Anglais et les Allemands ?

M. Petitot est émerveillé. Cependant il n'a pas vu ses Esquimaux en un jour de grande abondance, dans les mangeries pantagruéliques où leur voracité se donne pleine satisfaction. Ils sont alors dans toute leur gloire. Ivres de mangeaille, ils s'endorment sur le dos, la bouche ouverte. Et pieusement, amoureusement, la femme emplit cette bouche, la bourre avec les doigts, à mesure que se fait la déglutition. De temps en temps le mangeur, le patient, si l'on veut, laisse échapper un soupir et ce soupir est un grognement de satisfaction. Son ventre est gonflé, prêt à éclater ; son estomac déborde, sa bouche est pleine

jusqu'aux lèvres : il est heureux ; il a un avant-goût du paradis esquimau.

Eh bien ! cette gloutonnerie, qui nous semble répugnante, est une nécessité. Sans une alimentation extrêmement forte, il serait impossible à l'Esquimau de supporter des froids de 40 à 60 degrés centigrades au-dessous du zéro ; sans un fort approvisionnement de graisse, il ne survivrait pas aux disettes terribles qui souvent l'affligent.

Il ne manque ni d'activité, ni d'adresse. Il reconnaît cependant que l'ours est plus habile que lui, et souvent il dit : « Ah ! si je pouvais parler aussi bien que l'ours ! » Très patient, très habile, il fait aux phoques et mêmes aux ours des discours admirables, très persuasifs ; mais les méchantes bêtes font la sourde oreille et s'appliquent à esquiver le harpon ou le coutelas.

Si l'une d'elles se laisse prendre, l'Esquimau lui demande humblement pardon, lui expose sa misère et s'enferme plusieurs jours en signe de deuil. Cependant, si la chasse ou la pêche est fructueuse, comme les souverains de l'Europe à l'occasion d'un bal, il ajourne ou suspend la manifestation de sa douleur[1].

Chez Innonarana, les vivres ne manquent pas, et,

1 Voir Elie Reclus, *Les Primitifs, études d'ethnologie comparée*, livre du plus haut intérêt et très bien fait. Paris, Chamerot, 1885. Une partie de ce beau livre a été écrite chez M. Dumesnil, à Vascœuil, dans une tourelle qui domine la vallée de l'Andelle, où Michelet a écrit plusieurs chapitres de son histoire de France, et M. Elisée Reclus, l'*Histoire d'un ruisseau*.

comme nous l'avons dit, on mange à tout heure de jour et de nuit.

Un matin, entre deux mangeries, Innonarana s'avise de demander à M. Petitot s'il a une femme. Cette demande n'est pas agréable au Révérend Père, mais il faut répondre et il répond qu'il n'en a jamais eu. Innonarana, émerveillé, abasourdi, tombe dans une profonde méditation. Le « Fils du Soleil » est pour lui un phénomène incompréhensible.

Le récollet Gabriel Sagard étonnait de même les Hurons. Vainement il leur démontrait, point par point, en appuyant successivement sur les cinq doigts de la main gauche, l'index de la main droite, que sa qualité de moine le dispensait de se marier ; ces misérables sauvages ne comprenaient pas, ne voulaient pas comprendre qu'un homme puisse passer toute sa vie sans sentir battre son cœur et se croire dispensé de donner des défenseurs à la tribu ! Pauvres gens !

Dans certains villages canadiens, le jeune homme qui voulait une femme devait prouver qu'il était brave à la guerre, heureux à la chasse et à la pêche. Dans l'île de Fernando-Po, le jeune homme doit servir deux ans, gratuitement, le père de sa fiancée. Les Orientaux achètent ou dotent leurs femmes.

En France, les hommes déclarent hautement que les femmes sont des anges ; mais, en général, il ne les épousent que si elles sont dorées comme des divinités chinoises. Pas d'or, pas de mari.

Les Huronnes ne comprenaient pas plus les doctes argu-

ments du P. Sagard que nos belles coutumes, et harcelaient le bon moine pour qu'il épousât au moins deux ou trois d'entre elles. Il nous assure que sa vertu a triomphé de toutes les sollicitations. Le P. Petitot nous en laisse croire tout autant. Cela ne veut pas dire que les sauvages ont tort.

Revenons à Innonarana. A force de réfléchir, il croit avoir deviné le mot de l'énigme, et dit, se tournant vers les femmes : « *Pilakto !* » A ce mot, tous les regards se croisent sur l'abbé Petitot, et tous, hommes et femmes, partent d'un rire fou, d'un rire esquimau, d'un rire à se rouler sur le sol. Quand la crise paraît se calmer, le mot *pilakto* revient, les regards se croisent de nouveau sur le pauvre missionnaire et les rires recommencent de plus belle. M. Petitot garde son sérieux, mais il n'est pas content. Impatienté, il demande à son truchement la traduction de ce *pilakto;* je ne sais pas, répond le bon homme, mais il le sait si bien qu'il éclate de rire, et que les autres en font autant.

Le Révérend Père saura, plus tard, la signification du mot *pilakto* et n'en sera pas très flatté. « Dans cette circonstance », dit-il, « mon ignorance a sauvé ma dignité ».

Quand il entra dans le *yourte*, nul ne l'accusait d'être *pilakto*. Les dames le regardaient curieusement, attentivement, et ne dissimulaient pas leurs bonnes intentions à son égard. Et lui aussi regardait. « Madame *Aoularéna* n° 1 », dit-il, « avait des yeux chassieux sur une » figure barbare fort peu avantageuse ; mais sa com- » pagne, la *Fine-Aiguille* n° 2, qui n'accusait pas plus

» de vingt hivers, était une grosse et belle fille aux traits
» beaux et presque distingués. Yeux droits, grands et
» noirs comme ceux d'une odalisque, bien qu'aussi vides
» d'idées que les leurs ; lèvre supérieure fièrement re-
» troussée, et un nez au vent. En un mot, ce petit air
» lutin et vainqueur qui donne tant de charme à la gri-
» sette parisienne. Une bouche petite et régulière, une
» poitrine majestueuse, un pied et une main de duchesse
» complétaient cette riante et un peu dédaigneuse beauté ».

Si la Fine-Aiguille n° 2 contemplait hardiment le Révérend Père, celui-ci, comme vous le voyez, tout en baissant les yeux modestement, ainsi qu'il convenait à son état, l'examinait aussi avec une certaine attention. Il faut remarquer toutefois que le bon abbé faisait des études anthropologiques, ethnographiques, linguistiques, etc.

Ce que M. Petitot n'aime pas, avec raison, c'est la manière dont les Esquimaux s'embrassent. Un Esquimau embrasse une Esquimaude en frottant son nez contre le sien. C'est ainsi que s'embrassent les naturels des îles Havaï; c'est ainsi que s'embrassent les Hindoustani, qui d'ailleurs ne disent pas : « Embrasse-moi », mais : « sens-moi »; nous pensons, comme M. Petitot, que le baiser à la française vaut mieux, et nous comprenons la dévotion des jeunes gens de jadis, quand il était d'usage, à la messe, de baiser sur les lèvres ses belles voisines.

Les Innoït ont une coutume beaucoup plus déplorable. Ils sont polygames, ils vendent, troquent, échangent et prêtent leurs femmes. Ils les regardent comme une mar-

chandise, comme au Soudan on regarde certaine catégorie d'esclaves. Les femmes, habituées à ce traitement, n'ont ni fierté, ni honte, ni pudeur. Elles n'attendent même pas que les hommes les sollicitent.

Les Aléoutes, frères et voisins des Innoït, font exactement le contraire. Comme dans le pays de Ladak, le haut Tibet, le Malabar, les femmes ont deux maris, habituellement les deux frères. L'aîné a le titre de mari, le puîné, le titre d'adjudant. Le mari et l'adjudant ont les mêmes devoirs, les mêmes charges et les mêmes droits. A la mort du mari, l'adjudant le remplace et se fait remplacer comme adjudant par son frère cadet.

Les femmes Guanches faisaient mieux encore : elles avaient trois maris : l'un restait auprès de la femme, l'autre était chargé des soins du ménage, le troisième pourvoyait aux besoins de la communauté. Chaque mois, ils changeaient de fonction. Le premier passait au ministère de l'intérieur, le second passait aux approvisionnements, le troisième prenait les fonctions de mari. Un vieux chroniqueur nous apprend, pour l'avoir vu, que dans ce pays « les femes sont belles et honnestes [1] ». Comme nous l'avons dit, les dames Innoït ne méritent pas le même compliment.

M. Petitot pense que les Innoït les ont conquises par les armes, et les traditions esquimales semblent confirmer

[1] *Le Canarien, Livre de la conquête et conversion des Canaries*, par Gabriel Gravier, p. 135; VIERA Y CLAVIJO, *Noticias de la historia general de las islas Canarias;* Tenerife, 1871, t. I, p. 155 § *sus matrimonios.*

cette appréciation. Le même fait s'est produit ailleurs. Chez les Tupinambas et autres tribus de l'Amérique du Sud, les vainqueurs épousaient les femmes conquises, mais elles ne devaient jamais, sous peine de mort, parler la langue de leurs maris. Il y avait ainsi la langue des femmes, et, parfois, cette dernière était celle de tribus depuis longtemps détruites.

Dans l'Asie Centrale, spécialement chez les Turkomans, on simule encore l'enlèvement de la fiancée[1]. En Australie, l'homme qui veut une femme la choisit dans une tribu voisine, l'enlève et la roue de coups de bâton. La femme crie de son mieux, l'homme rit de tout son cœur : les spectateurs ne bougent : ainsi le prescrit le rituel[2].

L'Esquimau n'a pas de ces brutalités; sa femme n'a la sagesse ni des Aléoutes, ni des Guanches, ni des Australiennes.

Dans son voyage au cap de Bonne-Espérance, Parny rime cette lamentation.

> C'est ici que l'on voit deux choses bien cruelles,
> Des maris ennuyeux et des femmes fidèles.

M. Petitot murmure des plaintes contraires et cite des faits personnels.

Un soir, deux jeunes femmes entrent dans sa tente, lui disent des gaillardises, et lui font des demandes qui effa-

[1] ARMINIUS VAMBÉRY, *Voyages d'un faux derviche;* Paris, Hachette, p. 284.
[2] Louis DELAVAUD, l'*Australie;* Paris, Tardieu, 1882, pp. 23 et seq.

rouchent sa pudeur. Il se lève et leur commence un beau sermon sur le sixième commandement. Elles le regardent avec stupéfaction, échangent un regard et se sauvent en se tenant les côtes de rire. Le bon moine se recouche avec son sermon sur la conscience. Il n'est pas rendormi que la portière de sa tente, soulevée discrètement, donne passage à madame Aoularena n° 4. Cette dame, qui est belle et de bonne maison, expose très nettement le but de sa visite. Le Père a l'espoir de placer son sermon et le commence sans perdre un instant. Mais madame Aoularena, comprenant dès les premiers mots, lui coupe la parole, lui dit avec indignation qu'il est un méchant homme, qu'il fera bien de ne pas descendre à la mer puisqu'il a tant de haine pour les beautés esquimaudes, et le laisse avec son sermon. Il n'est pas content, mais, pour cette fois, plein de charité, il se contente d'ajouter : « La » pauvre créature n'y voyait pas plus de mal que cela ».

Il faut pourtant faire un *distinguo* d'une certaine importance.

Dans plusieurs tribus esquimaudes on a peu de souci de la chasteté conjugale, mais à une condition, c'est que le délinquant soit marié et tombe sous le coup de la loi du talion. Un célibataire n'en serait pas quitte à si peu de frais. Cette espèce de compte-courant entre les maris, qui choque nos idées, a cependant du bon : tous les enfants de la tribu, ainsi que le remarque M. Elie Reclus, se considèrent comme frères et sœurs. Cette liberté est commune a beaucoup de tribus primitives, notamment aux Hurons, un bon et brave peuple qui fut toujours ami des

Français. Un peu au sud, les Illinois, dont les anciens missionnaires ne vantent pas les mœurs, coupaient le nez aux femmes infidèles. A l'Illinois, hypocrite et cruel, je préfère de beaucoup le Huron, léger, bon et brave.

Le manque absolu de lois et de morale laisse l'Esquimau désarmé devant ses passions. Chacun a la charge de sa défense et de sa vengeance. La *vendetta* florit et malheur au faible ! Le fort, c'est-à-dire celui dont la famille est nombreuse et capable de le venger, craint peu de chose et joue volontiers du coutelas sur ses voisins.

D'une manière générale, l'Innoït est voleur et méchant. L'un d'eux prétendait ne pas ressembler aux autres et disait au Père Petitot : « Je suis bon pêcheur et adroit chasseur ; ma famille ne souffre pas de la faim ; je n'ai ni tué, ni volé : je suis bon ! » M. Petitot ajoute : « A ces » paroles, je reconnus l'honnête homme de Proudhon, » qui n'a jamais ni tué ni volé, qui vit confortablement, » mais qui, au demeurant, a fait ou pu faire tout le reste. » Voilà le *nec plus ultrà* de la perfection de l'incrédule » et du libre penseur ».

Nous supposons que c'est sous l'impression de cette ingénieuse pensée qu'il s'embarqua sur l'*Arvéron*, pour la mer Glaciale, en jouant sur sa *concertina : Partant pour la Syrie*.

Il ne dit pas que les Esquimaux ont pris la fuite, comme ils firent quand il leur joua le *Requiem* et le *Dies iræ;* cependant son voyage ne fut pas heureux.

Dès la première soirée, les Innoït le prient de faire cesser le vent du sud-est, qui leur est défavorable.

Les Hurons prièrent un jour deux récollets, Gabriel Sagard et un autre, de faire cesser la pluie. Les bons moines sont d'abord un peu inquiets. Comment dire que leur dieu est sans pouvoir ou qu'ils n'ont sur lui aucune influence ? S'ils refusent, les sauvages les accuseront de méchanceté ; s'ils promettent et échouent, ces maudits sauvages se moqueront d'eux, peut-être aussi de leur divinité. Bien perplexes, ils regardent d'où viennent les vents; leur observation les satisfait et bravement ils se mettent en oraison. La pluie cesse, les Hurons crient au miracle et les moines rendent grâce à Dieu[1].

M. Petitot est moins confiant ou ne prévoit pas un changement prochain dans la direction des vents et confesse humblement son impuissance. Les Innoït n'admettent pas qu'un « Fils du Soleil » soit sans pouvoir sur les éléments et l'accusent de malveillance à leur égard.

Sur ces entrefaites, des enfants tombent malades. Il pourrait leur donner des soins, mais s'ils mouraient, on l'en accuserait, et quel serait son sort ? A bien dire, il croit inutile de risquer sa vie pour leur santé, car il ajoute : « Je voyais dans ce contre-temps fâcheux des » obstacles que leur dieu *Tornrark*, qui n'est autre que » le diable, suscitait à l'introduction de l'Évangile chez » ce peuple voué au crime et à la mort ».

Le Révérend Père a-t-il vu *Tornrark ?* Non, n'est-ce pas ? Comment sait-il qu'il est un diable ? Disons-le fran-

[1] Gabriel Sagard Theodat, *Le Grand voyage au Pays de Hurons ;* Paris, 1632, p. 95.

chement, cette réflexion du Révérend Père nous laisse pensif. Quand saint Augustin transforma en diables les gracieuses divinités helléniques, il joua sur les mots, car δαίμων signifie tout aussi bien dieu et déesse que génies bons ou mauvais. Mais dans la langue de M. Petitot il n'y a pas d'équivoque possible, et force est de reconnaître que, quinze cents ans après l'évêque d'Hippone, le Révérend Père nous donne, pour des anges déchus, les symboles religieux des pauvres Esquimaux, produit d'une terreur folle des phénomènes de la nature.

Passons, et passons vite.

Le diable *Tornrark* ou la malechance continue de s'acharner sur le Révérend Père.

Les Esquimaux trouvent un jour leurs filets vides. En accuseront-ils le froid, les hautes eaux, les vents contraires? Vraiment non. Le coupable, pour eux, c'est M. Petitot. Indigné, à bon droit, d'une si flagrante injustice, le bon abbé s'écrie douloureusement : « De partout » le vice, la superstition et l'ignorance, s'attaquent au » prêtre ». Il est bien évident que cette apostrophe ne s'adresse qu'aux Esquimaux.

Plus tard, il fait le portrait d'un jeune homme qui serait, dans tous les pays du monde, un parfait scélérat, et termine ainsi : « Il avait ceci de commun avec les » hommes de la libre-pensée, qu'il ne se reconnaissait » coupable d'aucune faute, tout en voulant que chacun » se mit à ses pieds ».

Les Esquimaux, qu'il compare toujours à ce qu'il aime le moins, ont des fétiches, des symboles divins qu'ils

adorent, qui doivent les préserver de tout malheur. L'un a la peau ou les serres d'un aigle, l'autre deux pies accolées, un troisième une belette ou un hibou, un quatrième s'octroie une baleine franche ; mais comme il ne peut ni la placer dans son capuchon, ni l'arborer sur son *yourte*, il la figure par un morceau de lard qu'il renouvelle de temps en temps. Ces superstitions se retrouvent partout, même chez les peuples les plus civilisés, ce qui fait dire à M. l'abbé Petitot : « Mon Dieu ! ne rions pas de ces cré-
» dules enfants. Combien de chrétiens sérieux croient
» aux amulettes et en sont chamarrés ! Combien s'ima-
» ginent que le rameau bénit les préserve de la foudre,
» et le scapulaire de la noyade ! ».

L'Esquimau ne redoute pas son semblable, et il jette des cris d'épouvante s'il est piqué par une mouche bleue ou touché par une libellule. Il poursuit à outrance l'innocente bestiole, et s'il réussit à la tuer, l'orgueil se peint sur son visage ; il se pose en héros, on dirait qu'il vient de sauver la tribu du plus grand des dangers.

Tandis que M. Petitot observe et prend des notes, ses compagnons rament vers le nord, s'engagent dans le labyrinthe de canaux qui portent à la mer Glaciale les eaux du Mackensie. Malheureusement il est l'objet de sottes préventions et ses bagages sollicitent la cupidité des Esquimaux. Plusieurs fois son courage et son habileté le tirent d'affaire. Mais l'orage monte toujours, devient de plus en plus menaçant et finit par crever. Son bateau est enlisé par trahison. Ses deux pagayeurs, affolés,

prennent la fuite à travers bois. Il les suit, et c'est seulement après trois jours d'une course folle qu'il parvient à calmer un peu leurs craintes et à les ramener au bateau. Il n'a plus ni guides, ni vivres, ni instruments : tout a été pillé. Pour cette fois, il lui faut renoncer à voir la mer Glaciale et revenir au fort *Good Hope* ou de Bonne-Espérance.

Ce retour lui est pénible. « Je partis », dit-il, « le cœur
» brisé de n'avoir pu faire autre chose pour ce peuple
» que de semer quelques enseignements touchant les
» grandes vérités chrétiennes ; mais ces vérités dogma-
» tiques et morales, pour la prédication desquelles des
» Français entreprennent d'aussi longs et pénibles
» voyages, n'avaient été accueillies que par des rires
» moqueurs et des plaisanteries de mauvais goût. J'eus
» autant de succès parmi les Esquimaux qu'en aurait eu
» un bonze qui serait venu prêcher Bouddha en plein
» Paris ».

M. Petitot a le mérite de la franchise.

Si le malheur d'autrui pouvait le consoler, nous lui rappellerions que les missionnaires de l'Amérique du Nord n'ont pas été plus heureux. Les Jésuites affirmaient, dans leurs fameuses relations, qu'ils convertissaient, par centaines et par milliers, les Iroquois, les Hurons, les Illinois, les Algonquins et autres ; ils nous donnaient pour des convertis des hommes qui se moquaient d'eux, ne croyaient pas un mot de leur enseignement et se lais-

saient baptiser, aussi souvent qu'on le voulait, pour avoir des chemises blanches et du tabac.

Et comment M. Petitot aurait-il convaincu les Innoït de la supériorité de sa religion? Il leur parlait d'un dieu jaloux, inflexible ; à l'imitation des Jésuites, il leur montrait des images représentant la mort du réprouvé, les supplices de l'enfer et autres belles choses du même genre. « Quelques regards paternes » du Révérend Père ne pouvaient effacer l'impression produite, et les Esquimaux pensaient que ce serait folie à eux de changer, contre un dieu exigeant et terrible, un dieu qui les laisse tranquilles en ce monde et leur donne dans l'autre, à discrétion, de l'huile de phoque et des viandes crues. Quant aux dogmes, ils ne les comprenaient pas plus que ne les comprennent les vieux chrétiens de l'ancien monde. Ils ne manquent pas pour cela de religion. Comme leurs frères les Aléoutes, ils ont des choupans, des prêtres et des prêtresses, mais nous ne pouvons entrer dans les détails. Nous renvoyons aux *Primitifs* de M. Elie Reclus ceux qui désireraient se renseigner sur ces points délicats.

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que les sauvages admirent les Européens. M. Petitot lui-même nous en donne un exemple. Dans une légende qu'il a recueillie chez les *Dunè Flancs-de-chien,* ces bons sauvages dépeignent ainsi des Européens venus dans leur pays : « Ils portaient un long et vaste habit rouge à revers, avec » de grands boutons, des souliers dont les tiges attei- » gnaient les genoux, un chapeau avec des cornes; ils » avaient au côté gauche un grand couteau pointu qui

» traînait jusqu'à terre : un costume bien ridicule, en » vérité ».

Au XVII[e] siècle, les Hurons disaient à un nommé Richer, qui vivait depuis deux ans parmi eux : « Jusqu'à présent tu as presque vécu en bête, sans connaissance et sans esprit ; maintenant que tu commences à parler notre langue, si tu n'avais point de barbe, tu aurais presque autant d'esprit que ceux de telle nation (une nation qu'ils considéraient comme ayant beaucoup moins d'esprit qu'eux) ». « Tellement qu'il eut fallu à leur compte », dit le P. Gabriel Sagard, « que ce Truchement eut encore » estudié pour le moins deux ou trois ans leur langue et » n'auoir point du tout de barbe, pour y estre estimé » homme d'esprit et de jugement[1] ».

M. Emile Petitot, vous l'avez vu, ne dissimule pas son insuccès comme missionnaire. Il va droit son chemin, frappant à droite et à gauche, selon que le cœur lui en dit, sans se soucier du qu'en-dira-t-on. Il a eu encore le mérite non petit de raconter hardiment, fidèlement et gaiement ses impressions, ses peines, ses ennuis et ses dangers. Il se livre tout entier, avec ses vertus et ses défauts, et nous fait vivre ainsi avec lui au fort des Esquimaux, au fort Bonne-Espérance, sur l'Arvéron et le Mackensie, dans l'*iglou* et le yourte du *Tchiglerk* dont

[1] GABRIEL SAGARD THEODAT, *Histoire du Canada et voyages que les frères mineurs recollectz y ont faicts pour la conversion des infidèles ;* Paris, 1626, 2[e] part., p. 378.

il nous révèle les mœurs intimes, les vices et les vertus. Ajoutons que son récit a une forme piquante, souvent originale et tout l'intérêt du roman.

Comme tous les voyageurs intelligents et instruits, M. Emile Petitot est très curieux. Il n'écoute pas seulement avec patience, il provoque le bavardage de ses hôtes, surtout des anciens. Il leur fait dire et redire les antiques légendes qui égaient leur nuit semestrielle. Il a ainsi recueilli la matière d'un ravissant petit volume qui complète heureusement le récit de ses premiers voyages chez les *Grands Esquimaux*. Il lui a donné pour titre : *Traditions du Canada Nord-Ouest*.

En vingt ans, un homme comme M. Petitot peut apprendre bien des langues, faire causer beaucoup de vieilles gens, réunir une belle gerbe de récits curieux et inédits qui répandent une vive lumière sur des peuples encore enfants.

Innoït, Dindjié ou *Loucheux*, Dènè *Peaux-de-Lièvre*, Dunè *Flancs-de-Chien et Esclaves*, Dènè *Tchipewayans et Couteaux-Jaunes*, Danè Castors, Ayis Iyiniwok ou *Cris* et Ninnax ou *Pieds-Noirs*, viennent l'un après l'autre répéter les contes de leurs anciens sur la création de la terre et de l'homme, le déluge et la formation des tribus. Ils ont un Jonas, des géants, des nains, des pygmées, des Hommes-Loups, des Hommes Renards, des Hommes-Corbeaux, des Hommes-Chiens, des Hommes-

Serpents, des hommes qui la nuit se transforment en fauves, des sorciers, des thaumaturges. Tout ce monde fantastique s'agite étrangement. Des tribus entières sont tuées, puis ressuscitées ; on aime avec frénésie, on se vole les femmes. Celles-ci se laissent faire sans résistance ; peut-être qu'un peu de changement ne leur déplaît pas. Mais qu'une occasion favorable se présente, la femme volée coupe le cou à son ravisseur, se jette dans un bateau et revient, à travers mille dangers, retrouver son premier mari.

L'homme traite sa femme sans trop de gêne ; mais si on la lui vole, elle lui devient chère, et, pour la retrouver, il ne ménage pas ses peines. Il finit toujours, dans ses longues courses, par rencontrer un bon géant ou un bon nain plus ou moins thaumaturge, un renard ou un oiseau, qui parle comme les animaux du bon Lafontaine, et le prend sous sa protection. Quand le bonhomme arrive au but, il s'arrange pour voir sa femme, attend la nuit et, de concert avec elle, prépare sa vengeance, une vengeance terrible : la mort du ravisseur, des hommes, des femmes et des enfants qui lui tombent sous la main.

Les Esquimaux des légendes ne se contentent pas de courir la terre et la mer, ils vont dans leur paradis, qui est chaud, dans leur enfer, qui est froid, et en reviennent, mais sans grand profit pour notre curiosité.

Ce qui caractérise les légendes esquimaudes, c'est une genèse enfantine, la foi au merveilleux, la passion du meurtre, la gloutonnerie et l'amour.

M. Petitot a conservé à ces récits leur parfum polaire,

autant du moins que le permet la pudeur de notre langue. Avec quelques traductions interlinéaires et une substantielle notice sur chaque tribu, il nous donne une œuvre très originale et très intéressante.

Dans ses deux volumes M. Petitot fait de fréquents rapprochements entre les Esquimaux et les Asiatiques. Il ne dit pas que les habitants de l'extrême Nord viennent de la Mésopotamie, mais il le laisse entendre.

Nous ne sommes pas du tout de cet avis.

Les théologiens et les cosmographes ont beaucoup varié sur la situation de l'Eden, c'est-à-dire sur le point de la terre qui vit le premier homme. Ils l'ont placé dans une île inaccessible de l'Extrême-Orient, à l'est de l'Asie, en Afrique, en Océanie, à Hesdin dans le Pas-de-Calais, au pôle nord, dans la lune, dans le troisième et dans le quatrième ciel; Christophe Colomb crut le découvrir aux sources de l'Orénoque; depuis le discours académique de Daniel Huet, évêque d'Avranches (1691), on le place en Mésopotamie.

Nous n'entrerons pas dans une discussion qui ne serait pas ici à sa place. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de faire une remarque. On ne conteste plus une certaine parenté entre les races polaires et les peuplades de la période quaternaire dont les grottes des Pyrénées, de la Vézère et de l'Aveyron nous ont révélé l'existence, la constitution physique et les industries. Dans ses longues et savantes études sur l'archipel canarien, M. le docteur

Verneau a constaté, d'une manière certaine, qu'une partie de la population Guanche, maintenant encore largement représentée, appartient indubitablement à cette même race qui vivait, il y a quelque cent mille ans, sur les bords de la Vézère.

Devons-nous en conclure que les Lapons, les Samoyèdes, les Tchoukchis, les Esquimaux, les Guanches sont originaires du midi de la France ; que la France a été le centre ou l'un des centres d'apparition de l'Homme ; que c'est des bords de la Dordogne que l'humanité rayonna sur le globe ? Assurément non.

Quelques traits communs entre les Asiatiques et les Esquimaux ne prouvent pas davantage que la race esquimaude a vu le jour entre le Tigre et l'Euphrate.

Tandis que la paléontologie retrouve des traits de famille entre des races si éloignées par l'espace et surtout par le temps, la géologie établit que nous n'avons que des idées très confuses sur les révolutions telluriques des premiers âges ; que nous savons peu de chose sur la géographie de ces temps lointains et que nous en sommes aux premières pages de l'histoire des migrations humaines. On entrevoit seulement, comme l'a dit M. Quatrefages, que c'est peut-être sous le pôle qu'il nous faudra chercher le berceau de notre espèce. Le seul fait qui paraît à peu près certain, c'est que les migrations dans le sens des longitudes ont eu lieu du nord au sud et non du sud au nord.

Donc, tout en reconnaissant que les deux ouvrages de M. Petitot ont une valeur très réelle, qu'ils sont écrits avec talent, franchise et bonne humeur, nous croyons devoir faire les plus expresses réserves touchant ses insinuations sur l'origine asiatique des Esquimaux, insinuations qui nous ramènent à ces genèses fantaisistes dont le but suprême a toujours été l'abêtissement et l'asservissement de l'Homme.

